



L'Égalité



Fondé en 1893

DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893

Abonnements : A Lille, N° 1,02 ; A Roubaix, N° 3,28 ; A Lens, N° 1,02

Abonnements : Nord et Départements limitrophes, 4 fr. 50 6 mois, 18 fr. ; Autres Départements, 5 fr. 50 6 mois, 22 fr.

NUMÉRO 5

PUBLICITÉ : Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger.

Mardi 3 Mai 1910

Troubles graves à Dunkerque. - Plusieurs blessés UNE MORT MYSTERIEUSE A HELLEMES

OPINIONS

Coéducation

On a laissé passer presque sans l'apercevoir un trait contenu dans la plupart des lettres-mandements à propos desquels les tribunaux ont eu à statuer sur la plainte des instituteurs : Parmi les accusations que nos évêques avaient groupées pour dresser leurs réquisitoires contre l'école laïque figurait un paragraphe fulgurant relatif à l'éducation commune des deux sexes. Cette éducation était signalée avec cette réserve, ces réserves, qui en disent plus long que toutes les indignations. Et le ton de ce reproche était de ceux qui ne supposent pas même la possibilité d'une controverse. Certaines choses ne se discutent pas. Il suffit de les énoncer pour que chacun frémit et condamne. « La coéducation, ma chère, s'ils la pratiquent, n'est que la coéducation ! — Pas possible ! — Comme je vous le dis : monseigneur l'a écrit ; il est impossible d'en douter. — Quelle horreur, ma chère ! Ces gens-là sont capables de tout ».

Non ! « ces gens-là », c'est-à-dire les gouvernants de la République, ne pratiquent pas la coéducation. Ils n'y recourent que lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement ; et le moins possible, moins souvent qu'autrefois, sous l'Empire, où la plupart des écoles de hameaux étaient mixtes en effet, parce que ni l'Etat, ni les communes ne se souciaient d'ériger deux maisons d'école et de payer un maître d'école et un maître de demi-douzaine d'enfants, filles et garçons.

Aujourd'hui, nous avons ce luxe à peu près partout. Les dernières écoles mixtes sont rares. On ne voit pas du tout que le ministère de l'Instruction publique ait la fantaisie de les multiplier. Il ne le pourrait pas, car sur ce point le préjugé de l'opinion publique est si répandu, si grand en surface et en profondeur qu'il n'est guère possible de lutter contre lui en ce moment.

C'est à ce préjugé que les évêques faisaient appel sans bonne foi. C'est donc un singulier abus des mots, c'est une erreur volontaire que les évêques ont commise. Mais en considérant les choses en elles-mêmes, l'accusation est inepte ; car cette méthode d'éducation qui nous effraie est pratiquée universellement dans les pays du monde les plus avancés en culture et en moralité stricte.

En Angleterre, presque toutes les écoles primaires réunissent dans la même salle et sous le même toit, pendant tout le cycle de leurs études, les filles et les garçons. Il en est de même aux Etats-Unis, en Suède, en Norvège, en Danemark, dans presque tous les Etats protestants de l'Allemagne et en Hollande.

On n'a pas entendu dire que la vertu, la pudeur, la correction des mœurs en ces pays plutôt austères en ait été atteinte depuis trois ou quatre siècles que dure ce régime. Les évêques français savent ces choses aussi bien que nous. Ils ne sauraient nier que la méthode démontrée par eux comme un rêve insensé de manigances n'ait précisément donné les meilleurs résultats dans les pays où elle est entrée en usage. Qu'ils la repoussent au nom de l'Eglise à l'aide d'arguments théologiques ou de philosophie scolastique, c'est leur droit. Mais il y a quelque chose de tortueux dans une formule de condamnation qui fait fond sur l'ignorance possible du public.

Nous n'avons pas à nous vanter des résultats acquis chez nous par une tradition toute catholique à laquelle nous demeurons encore sans doute très longtemps attachés. C'est en France que l'on constate, parmi les tout jeunes gens à peine échappés au collège, la plus furieuse passion de plaisir et le plus complet mépris de la femme. Beaucoup d'étrangers sont scandalisés par la brutalité de langage que nous avons héritée de la tradition scolastique si forte chez nous au cours du siècle passé. Nous n'en valons ni plus ni moins, c'est entendu, et le « cant » britannique comme la froiture affectée des peuples du Nord, comme la morgue des Allemands cachent les vices qu'il nous plait d'étaler.

Il n'en est pas moins vrai que l'on connaît sous d'autres cieux une réserve, une pudeur qui nous sont étrangères, et peut-être faut-il les attribuer à l'habitude prise de bonne heure par les jeunes gens dans la fréquentation simple, coutumière et sans arrière-pensée des fillettes de leur âge.

Il est certain qu'à se trouver assemblés pour le même travail et pour les mêmes jeux, garçons et filles acquièrent des qualités qui sont assez rares chez nous

et dont les nations protestantes ont le droit d'être fières ; les garçons y sont plus délicats, plus affinis ; les filles plus viriles, plus énergiques. Les uns et les autres apprennent d'ailleurs à s'estimer et à se respecter.

Nous avons l'air de parler de ces choses comme si elles nous étaient absolument étrangères. Mais cette communauté de vie entre les deux sexes n'est-elle pas la règle pour la grande majorité des Français ? Quelle bizarrerie de séparer à l'école les petits paysans de leurs camarades en jupons courts puisque partout ailleurs, du matin au soir, ils vivent ensemble, partagent les mêmes jeux et les mêmes travaux. Aux champs, à la maison, ne vivent-ils pas dans une promiscuité — puisque tel est le mot — qui n'a rien d'immoral et qui est pour les jeunes gens, jusqu'à l'âge du service militaire, la meilleure garantie de sagesse.

Si quelque chose sauve encore la plupart de nos jeunes hommes de la corruption qui rôde autour des casernes, c'est le bon souvenir des amitiés féminines laissées au village, c'est le sens de la pudeur dont ils ont connu l'exemple au sein de leur famille, c'est le souvenir encore que des enfants. Une image de jeune fille, sœur ou fiancée les défend contre l'excès du vice. Nous ne sommes pas des Orientaux. La maison familiale abrite frères et sœurs en toute honnêteté. Il y a des siècles que nous pratiquons la coéducation des deux sexes sans nous en douter.

Pour le moment n'en demandons pas davantage. Il y a des républiques même absurdes qui ne font pas essayer de surmonter, des préventions même irraisonnées, et qui ont fait de leur pays le plus civilisé, et il était bon que l'excellence en fut établie.

Deja, au delà du collège, nos étudiants se sont habitués, non sans peine au début, à trouver à leurs côtés, sur les bancs des Facultés ou dans les laboratoires scientifiques, des jeunes filles dont le sérieux leur en impose.

Laissons faire le temps. Les besoins nouveaux engendreront de nouvelles mœurs sans qu'il soit nécessaire de forcer les habitudes anciennes. Mais il est bon que les républicains n'oublient pas la valeur d'un exemple qui nous vient des pays les plus civilisés, et il était bon que l'excellence en fut établie.

Si les phrases de nos évêques avaient eu quelque écho en Norvège, elles y auraient suscité un étonnement profond, et jamais prêtre d'Amérique n'aurait osé les écrire. Nous constatons en le prenant sur le fait l'acte qui consiste à spéculer sur un préjugé dont on ne peut rien innover. Et comme l'idée va jusqu'à supposer l'immortalité, il est permis de protester avec quelque véhémence.

Ce n'est là qu'un trait. On aurait pu en cueillir de pareils tout au long de documents dont les tribunaux ont fait justice. Pour venir un peu tard, cette observation n'en est pas moins utile. Peut-être suggérera-t-elle à quelques esprits libres la pensée de rechercher si l'on ne pourrait pas tenter chez nous un essai qui fut déjà fait mais dans les plus facheuses conditions, avec scandale même.

Un jour viendra peut-être où nous comprendrons qu'il est sain et sage de ne pas obéir en tout et pour tout aux courants d'opinion qui nous viennent du plus lointain passé. Il est naturel que des prêtres y tiennent et qu'ils s'efforcent de faire passer leur opinion pour des vérités d'évidence. Il l'est moins que des libres penseurs s'y attachent sans réflexion, et pour ce seul motif qu'ils ont trouvés ces opinions toutes faites dans leur milieu même.

Combien d'idées justes et simples seraient inabordable en France si l'on ne pouvait présenter en leur faveur le témoignage de l'étranger !

Hier & Aujourd'hui

FOUR NOIR !

De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien. Cette fois chacun sera bien convaincu que derrière la façade de la maison C. G. T. de la rue Grange-aux-Belles, il n'y a rien, rien qu'un groupe d'énergumènes dont le procédé habituel d'intimidation à cette fois totalement échoué.

La grande journée ! Affiches rutilantes, plans de mobilisation, itinéraire de marche, interviews formidables ; une montagne... elle accoucha d'une souris. C'est l'effondrement des professionnels du chambardement.

Les grands chefs étaient en province. Hervé avait déclaré qu'il assisterait à la manifestation et la suivrait jusqu'au bout — comme accouché d'une souris. C'est l'effondrement des professionnels du chambardement.

Les grands chefs étaient en province. Hervé avait déclaré qu'il assisterait à la manifestation et la suivrait jusqu'au bout — comme accouché d'une souris. C'est l'effondrement des professionnels du chambardement.

Les grands chefs étaient en province. Hervé avait déclaré qu'il assisterait à la manifestation et la suivrait jusqu'au bout — comme accouché d'une souris. C'est l'effondrement des professionnels du chambardement.

LE DRAME MYSTERIEUX D'HELLEMES



La maison du drame. - A droite Madame Julia Plisson. (Voir en 3e page.)

des mesures « préventives » avait produit ce miracle ! La délégation reçue par un chef de cabinet du ministre, reçut de bons conseils et l'assurance que rien ne serait changé dans les dispositions arrêtées. Il fallait donc aviser ; après avoir annoncé cent mille manifestants, on déchantait ; la sagesse ouvrière, le calme et l'indifférence de la grande masse des travailleurs parisiens déjouaient tous les calculs des libertaires. De là, la volte-face de la dernière heure ; les menaces d'abord, le rendez-vous aux grands boulevards ; tout cela pour couvrir la retraite ; et puis, la dérobade, les jérémiades et les lamentations de l'affiche finale.

On pouvait s'y attendre, à la Bourse du Travail on chanta victoire ; cette abstention du Peuple en effervescence, sur un simple mot d'ordre lancé par la C. G. T. au moment suprême, n'est-ce pas la démonstration éclatante de sa puissance souveraine ? C'est ingénieux sans doute, mais un peu faible.

À la « Guerre sociale », Hervé est assis satisfait. Tous ces mouvements sont prématurés ; que ne l'écoutez-vous ! C'est la besogne antimilitariste qui importe, et elle seule. Tant que l'armée n'aura pas été gagnée dans son ensemble, à la cause des « insurrectionnels », il n'y aura rien à faire.

Plus un fanal à l'horizon ; rien qui brillât, sous le ciel ni sur la terre d'un noir d'encre. Ceux de Gaillet se disposèrent à partir. Alors, on vit le vieux fou s'approcher des condres rouges, jeter dessus une branche encore verte, se pencher et souffler... — Qu'est-ce qu'il fait ?... Approchons... Allons voir !... — Imperturbable il s'obstinait devant la branche qui roussissait mal et crachait sa sève aux deux bouts. — Il va se brûler... Retirons-le... — Quand on l'eut fait reculer de force, la bande de moutonne se dispersa, tandis qu'il reprit son refrain idiot : « Trou la la, trou la la, trou la trou la la... »

Dépendant, chez soi, chacun se coucha, mais pour la plupart de larmes. Certains Trois heures, puis quatre, cinq heures sonnèrent. Lassés par l'insomnie qui surcharge les imaginations cérébrales, beaucoup se levèrent ; ils avaient, parmi d'étranges rêves, eu des cauchemars, des visions de chaos et de néant. Si cela était vrai, tout de même, que le monde allait finir ? A six heures, plusieurs sortirent pour épier le lever du jour, la teinte pâle qui s'estompe et s'agrandit, cette robe qui revient depuis toujours et ne pouvait manquer de revenir. Tous, s'étant figurés seuls, se rencontrèrent avec surprise et se groupèrent pour mieux se rassurer.

— C'est toi ?... — Oui, c'est moi... — Leurs femmes les rejoignaient une à une, murmurant la plupart de larmes. Certains les en grondèrent ; mais on sentait sans forces eux-mêmes, tirant leurs montres à chaque instant angoissés et poitronnés devant l'inconnu. L'heure approchait ; point d'aurore, la nuit vaste était sa plénitude, dont des yeux sourds s'étaient de pénétrer le secret ; en vain. L'un dit : — C'est drôle. — Et un autre : — Il ne manque ici que le vieux fou !

Le frayer enfilait déjà les langues en boules dans les gorges sèches ; les regards avec une fixité d'épouvante, implorant l'Orient muet où le soleil ne voulait pas se lever. Une même pensée commençait à les saisir tous : c'est la fin du monde !... Et ils n'apercevaient partout que des ténèbres absolues, où leurs jumignons agoniaient avec ces sauts dont tremblaient les cierges usés autour des catafalques. Ils se sentirent isolés, pareils aux naufragés d'un radeau en détresse sur une mer sans tempête, dans une nuit sans limites et sans fin. Le terreur leur coulait un suaire frigidité sur la peau ; ils n'osaient plus regarder leurs montres à cause du retard et ils restaient aplopes, atrociement. Des femmes gémissaient, des hommes leur imposaient silence pour contraindre un peu leur propre faiblesse. Tout à coup, par une irritante ironie, s'approcha la damnée complainte : — « Trou la la, trou la la, trou la trou la la... »

C'était le vieux fou. Il émergea de l'ombre surnaturelle et dépenaillé semblable à ces silhouettes plantées dans les champs pour effrayer les bêtes les bras étendus, dégrognant leur propre faiblesse. Il se heurta au groupe d'arrêté, réfléchit et se ressourçant : — La branche n'a pas pris, dit-il, ne riez pas !... C'est la fin du monde !... Sans entendre les sanglots comprimés, les haleines courtes qu'exhalèrent les pousseurs oppressés, il se dressa, prophète pour commander :

CHRONIQUE

LA LONGUE NUIT

— Ohé ! Marie ! Ohé ! Eloi !... C'est donc pour ce soir, il paraît... Faut apprendre nos chandelles... Hélas, voilà le vieux fou ! Est-ce de cet avis, vieux fou ?... — Les gens du Gaillet s'amusaient fort : une pythonisse avait prédit la fin du monde, et cela était dans les journaux. Or, malgré leur croyance générale en ce qui est imprimé, ils blaguèrent en haussant les épaules. Quelques bonnes vieilles seules s'alarmèrent, et le vieux fou s'en allait répétant : — Chut !... ne riez pas, ne riez pas !... — Un autre se mit à dire : — Va-t'en, oiseau de mauvaise augure, devin de malheur !... Va te coucher ! — Il s'en allait en fredonnant, sur un air à lui, un éternel, mélancolique et stupide : — Trou la la, trou la la, trou la trou la la... — Puis on ne l'entendait plus ; il avait disparu, éclipé dans l'ombre avec la rapidité d'un figurant dans un truc.

On devait allumer des feux de joie ; il faut bien mourir en gâté. Ceux de Sée, d'Origny et des Brosses étaient prévus. A heure dite, les flammes montèrent, du haut des monts, vers les nuages qui fuyaient, pareils à des fantômes de squeales aux ventres rougeoyants. Deux, trois, cinq brasiers désolèrent les sommets d'un grand pentagone. — Dubois, par ici ; vite, hop là !... Le vent allait les crépitements secs de ces incendies opaques, dont il emportait la fumée dans le mystère. Au son des accordéons et des violons, on dansa. Dans la brume sombre, on eût dit une ronde infernale dans l'ombre et la lumière alternées.

L'heure s'éteignit enfin, avec les flammes

— Ecoutez ! Des vibrations bourdonnantes couraient et se mêlaient ; on sonnait le tocsin dans les pays environnants. Alors, tous, une panique les prit. — Sauvons-nous ! clamèrent-ils éperdus ; sauvons-nous !... Ils fuirent à déroute vers l'église, envahirent le cimetière, l'abside et se réfugièrent dans la nef. Derrière, la voix vengeresse du vieux fou, portée sur les « hou hou... » du vent sinistre, leur cria : — Les tombes vont s'ouvrir... Les morts vont se lever. Enfin, les vitraux sombres se colorèrent ; la porche béa sur une clarté grise. La vie qui frémit à l'éveil du printemps souleva moins la nature passive que ne le fit le soleil dévorant cette fois. On se risqua à ouvrir les paupières, à remuer... Oui, l'aurore, l'aurore naissait ! Oh ! grise, sale, mal nettoyée qu'elle était splendide ! Les poitrines se dilatèrent et les yeux éblouissants, comme déshabitués par un long exil, retrouvaient pour-

tant tout à la même place. Des âmes pleines chantaient un cantique d'allégresse, pendant que la plus grande partie des autres buvaient, avec leurs prunelles avides, la lumière. Un nuage opaque et lent achevait de crever en déluge ; l'eau, dans les champs et sur les chemins, coulait en fleuves ou stagnait en lacs. — Et le vieux fou dit quelque chose ; on dormait ? — On le trouva dans un fossé, au coin d'une haie où il s'était blotti. Cent voix triomphantes lui hurlèrent : — Hé bien ! ce n'est pas encore pour aujourd'hui la fin du monde ?... Il leva des yeux voilés sans comprendre. Tremblé, grelottant et transi, il s'efforçait toujours de bégayer, avec un mouvement imperceptible de ses lèvres bleues : « Trou la la, trou la la, trou la trou la la... » Et ce fut, en tout cas sa fin à lui.

Marcel LORIN.

UNE JOURNEE TRAGIQUE A DUNKERQUE

De violentes collisions ont lieu entre la troupe et les grévistes du Bâtiment à la sortie de la Bourse du Travail. - M. Terquem calme les grévistes et l'énergique intervention du maire empêche des événements irréparables de se produire. - Nouvelles manifestations dans la soirée. - Plusieurs blessés. - La grève générale est votée.

Une déléation à la Sous-Préfecture

Après les incidents que nous venons de relater, les grévistes retournèrent à la Bourse du Travail, où ils blâmèrent la mesure prise à l'improviste contre eux. Ils prétendent que depuis le commencement de la grève, on a toléré leur promenade, puisque les gendarmes accompagnés de la police les suivirent dans toutes les rues de la ville et qu'aucun incident ne s'était produit jusqu'à présent.

Les avis émis par les personnes ne les aidèrent de cette décision. Une déléation composée de MM. Bousquet de la C. G. T., Willaert, secrétaire du Syndicat du Bâtiment, Deconinck, secrétaire de la Bourse du Travail et de deux délégués du Bâtiment s'est rendue vers midi à la sous-préfecture. Les délégués ont eu un assez long entretien avec M. Bonhomme, sous-préfet.

La réunion

Les grévistes s'étaient réunis comme les jours précédents à 9 heures et demie à la Bourse du Travail. M. Bousquet de la C. G. T., ainsi que le citoyen Willaert, secrétaire du Syndicat du Bâtiment et du Comité de grève y prirent la parole.

« La situation avait été examinée et les grévistes décidèrent de faire leur promenade habituelle.

Mais leur étonnement fut grand, quand à onze heures, en sortant de la réunion ils s'aperçurent que toutes les rues avoisinantes étaient barrées par des dragons et des gendarmes à cheval.

On ne passe pas

Les grévistes allaient se diriger vers la rue Thiers, lorsque M. Carré, commissaire central s'avança vers eux escorté d'un escadron de dragons de gendarmes et de nombreux agents.

Il leur dit que des ordres étaient donnés pour empêcher toute manifestation dans les rues, que s'ils voulaient se promener en bande ils devaient sortir de la ville.

Tous les grévistes firent demi-tour et se dirigèrent par groupes vers la Bourse ; d'autres par les quais, en passant par la rue du Parc qui était gardée. Ils arrivèrent rue des Bassins.

Une collision

A cet endroit se tenaient des gendarmes à cheval et des dragons commandés par le lieutenant de gendarmerie, ainsi qu'un commissaire de police.

Ceux-ci indiment l'ordre aux grévistes de continuer leur route, mais la bande s'avança sur les chevaux qui se cabrèrent. M. Debrugnière, lieutenant de dragons, fut désarçonné et tomba. On le releva avec de fortes contusions, son cheval fut assez grièvement blessé on ne sait trop comment ; la bête perdit beaucoup de sang par une blessure qui paraissait avoir été faite volontairement. Un gendarme tomba également de son cheval.

La cavalerie charge

Les cavaliers chargèrent et plusieurs ouvriers tombèrent sous les pieds des chevaux et reçurent plusieurs contusions. L'un d'eux fut assez grièvement blessé. Il fut aussitôt relevé par ses camarades et reconduit chez lui.

En quelques minutes le carrefour fut débarrassé, et il n'y resta qu'une vingtaine de casquettes ainsi qu'une large mare de sang.

Contrairement à ce qu'on racontait, aucun coup de sabre n'a été donné, les soldats ainsi que les gendarmes n'ayant jamais dégâté.

Le bruit courait également qu'un ouvrier nommé Poullin était mort des suites de ses blessures, mais cette nouvelle est inexacte. La mare de sang provenait du malheureux cheval du lieutenant de dragons, M. de Brugnière.

Intervention de M. Terquem

Le maire de Dunkerque, dont on ne saurait trop louer l'esprit de décision et la courageuse attitude, se plaça devant les grévistes et les exhorta au calme. Il leur fit entendre tout ce que la violence pouvait avoir de funeste, pour leur cause et parvint à les amener à la Bourse du Travail où il les harangua. En leur promettant la mise en liberté de leurs camarades le maire réussit à ramener le calme parmi eux.

Il est très probable que si M. Terquem n'était pas réussi à emmener les manifestants à la Bourse du Travail, des événements irréparables se seraient produits à la gendarmerie.

Les Dockers cessent le travail

Dès que la nouvelle de cette échauffourée fut connue au port tous les ouvriers dockers cessèrent le travail et se rendirent en grand nombre à la Bourse du Travail. On ignore s'ils reprendront le travail demain. Le drap rouge a été mis en berne à la Bourse du Travail.

Le bruit court toujours en ville qu'un manifestant aurait été tué et plusieurs blessés ; mais rien n'est justifié.

Vers 6 heures et demie les grévistes ont attaqué la caserne des dragons, située près des magasins généraux et ont enfoncé les portes d'une troupe chargée à nouveau.

Une arrestation

La police a mis en état d'arrestation le nommé Vampour qui était à la tête des manifestations lors de l'échauffourée.